

LA CRITIQUE
COMÉDIE EN UN ACTE ET
EN VERS

Représentée, pour la première fois, par les comédiens italiens, le 9
février 1762.

BOISSY, Louis de
1732

LA CRITIQUE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS

Représentée, pour la première fois, par les comédiens italiens, le 9
février 1762.

De Monsieur DE BOISSY, de
l'Académie Française.

À PARIS, Chez PIERRE PRAULT, Quai de Gêvres, au Paradis.

M. DCC XXXII. Avec approbation et Privilège du Roi.

ACTEURS DU PROLOGUE.

CLITANDRE.
DAMON, Ami de Clitandre.
ARLEQUIN, valet de Clitandre.
UN LAQUAIS d'Hortense.

ACTEURS.

APOLLON.
THALIE.
LE CRITIQUE.
UN AUTEUR SATIRIQUE.
CHRISANTE, homme singulier.
LA MÉDISANCE.
LE VAUDEVILLE.
CORESUS, Arlequin.
LA CONTREDANSE.
LE TAMBOURIN.
LE MENUET, etc.

La Scène est au Parnasse.

PROLOGUE.

SCÈNE I.

Clitandre, Damon.

DAMON.

Qui vous fait brusquement quitter ainsi la table
Au milieu d'un repas et d'une troupe aimable ?
Pouviez-vous être mieux que parmi vos amis,
Et près du tendre objet dont vous êtes épris ?
5 Toute la compagnie en a paru choquée ;
Mais Hortense, surtout, doit en être piquée,
Elle que vous aimez, et qui donne à dîner :
Un procédé semblable a lieu de m'étonner.

CLITANDRE.

10 Cher ami, c'est l'effet d'une faiblesse extrême,
Que je ne puis dompter, dont j'ai honte moi-même^
Dont à d'autres que vous mon coeur n'ose parler,
Qu'aux yeux même d'Hortense il a soin de voiler.

DAMON.

15 Mais, quoi que vous disiez, une telle faiblesse
N'a pas dû vous porter à cette impolitesse
Que la raison, monsieur, ne saurait excuser.

CLITANDRE.

C'est elle cependant qu'on doit en accuser ;
Et, puisqu'il faut vous faire un aveu véritable,
Nous étions... j'en rougis... nous étions treize à table,
Et l'on nous a servi treize plats à la fois.

DAMON, d'un air railleur.

20 Ajoutez qu'aujourd'hui c'est le treize du mois.

CLITANDRE.

Moquez-vous de ma peur, Damon, je le mérite,
Mais elle n'est pas moins la cause de ma fuite.

DAMON.

Se peut-il qu'un auteur, qui veut railler autrui,
Par un faible si grand donne à rire de lui ?

CLITANDRE.

25 Je me suis déjà fait les mêmes remontrances ;
Mais je suis dans un cas et dans des circonstances
Où malgré ma raison tout alarme mon coeur.
Elles doivent servir d'excuse à ma terreur.

DAMON.

30 Qui vous inspire donc les frayeurs d'une femme ?
Parlez.

CLITANDRE.

Tout ce qui peut tyranniser une âme.

DAMON.

Mais encor ?

CLITANDRE.

L'intérêt, la gloire, avec l'amour,
Ils m'occupent tous trois ; et dans ce même jour
On juge mon affaire, on doit jouer ma pièce,
Et je suis sur le point d'épouser ma maîtresse.
35 Jugez s'il est quelqu'un en proie à plus de soins !

DAMON.

Je n'ai plus rien à dire. On tremblerait à moins.

CLITANDRE.

Tous mes sens sont émus d'une façon terrible.
Pour l'intérêt, ami, je suis très peu sensible.
40 Si je perds mon procès, comme je le crois fort,
Je m'en consolerais, sans faire un grand effort.
Pour l'amour et la gloire il n'en est pas de même ;
Tous deux me font sentir leur ascendant suprême,
Tous deux d'un feu pareil enflamment mon désir,
Et font en même temps ma peine et mon plaisir.
45 Dans mes sens agités leur cruelle puissance
Fait succéder la peur sans cesse à l'espérance.
Plaire à l'objet que j'aime, et me voir son époux,
Offre à mon coeur sensible un triomphe bien doux :
Mais la crainte de perdre un bien si plein de charmes,
50 Y porte au même instant les plus vives alarmes.
Par un brillant ouvrage assembler tout Paris,
Réunir tous les goûts, charmer tous les esprits,
Malgré tous les efforts que tente la critique,
Captiver par son art l'attention publique,
55 Forcer deux mille mains d'applaudir, à la fois,
Et s'entendre louer d'une commune voix,

Présente à mon esprit la plus haute victoire ;
 D'un guerrier qui triomphe on égale la gloire.
 Mais si l'honneur est grand, le revers est affreux :
 60 Du parterre indigné les cris tumultueux,
 Sa fureur qui maudit et l'auteur et l'ouvrage,
 La tristesse et l'ennui peints sur chaque visage,
 Tous les brocards malins qu'on vous donne en sortant,
 Et votre nom en butte au mépris éclatant,
 65 Le désert qui succède à la foule écartée,
 Accablent à leur tour mon âme épouvantée ;
 Je crains des deux côtés d'avoir un sort fâcheux ;
 D'être amant traversé, comme auteur malheureux.
 Le public qu'on ennuie est un juge sévère.
 70 Hortense, quoique veuve, attend l'aveu d'un père.
 Si mes vœux sont trompés, un autre l'obtiendra
 Pour surcroît de malheur ma pièce tombera.
 J'en frémiss.

DAMON.

Ah ! chassez une frayeur si noire :
 Je réponds de l'amour, espérez pour la gloire.

CLITANDRE.

75 Non ; j'ai, mon cher ami, des malheurs que je crains
 Trop de pressentiments et de signes certains ;
 C'est peu d'avoir les soirs mille terreurs secrètes,
 D'ouïr hurler des chiens et crier des chouettes,
 De rencontrer le jour des créanciers fâcheux ;
 80 Sachez que cette nuit j'ai fait un rêve affreux :
 J'ai songé que j'allais m'unir avec Hortense,
 Dans le temps que vers elle un inconnu s'avance,
 L'arrache de mes bras, et l'enlève à mes yeux
 Sur un char que traînaient deux taureaux furieux :
 85 Je veux les arrêter dans leur course fougueuse,
 Quand je tombe au milieu d'une eau sale et bourbeuse.
 Mille confus objets troublent alors mes sens ;
 Je prends du poisson mort, je sens tomber mes dents ;
 J'ai vu mon procureur boire avec ma partie,
 90 Puis j'ai vu tout à coup jouer ma comédie.
 Le parterre à mes yeux, les loges, n'ont offert
 Qu'un grand vide effroyable et qu'un vaste désert ;
 Des lustres presque éteints la lueur sombre et pâle
 Éclairait tristement la moitié de la salle ;
 95 Tout le fond du théâtre était tendu de noir,
 Et formait un spectacle épouvantable à voir.
 Je tremble, et je veux fuir à cet objet terrible ;
 Mais je suis arrêté par un bras invisible :
 Pour comble de terreur cent voix en même temps
 100 Poussent autour de moi d'horribles hurlements ;
 Sur ma tête j'entends le tonnerre qui roule ;
 Sous les pieds des acteurs le théâtre s'écroule :
 Les lustres à l'instant s'éteignent tout à fait,
 Et mon songe finit par trois coups de sifflet.

DAMON.

105 C'est un vilain réveil, ami, je le confesse,
 Pour un auteur surtout dont on donne la pièce.

Le vers 104 est une parodie d'un vers
 du songe de Thieste dans la Tragédie
 d'Atrée et Thieste de Crébillon : « Et le
 songe a fini par un coup de tonnerre »
 (Acte II, scène I.).

CLITANDRE.

Mon esprit, dans l'horreur dont il est travaillé,
Est digne d'être plaint, et non d'être raillé.

DAMON.

Vous méritez, monsieur, les ris de tout le monde,
110 Et, loin que je vous plaîne, il faut que je vous gronde ;
Dans votre âme aujourd'hui la superstition
Étouffe du bon sens jusqu'au moindre rayon.
Des plus fausses terreurs vous recevez l'empreinte,
Et croyez un vain songe enfanté par la crainte.

CLITANDRE.

115 Tout ce que vous direz ne servira de rien ;
Et, pour finir le cours d'un pareil entretien,
Né superstitieux, je ne suis pas mon maître ;
Je pense, comme vous, qu'il est honteux de l'être ;
Ma raison me le dit, mais elle perd ses soins :
120 J'en sens le ridicule, et ne le suis pas moins.
Contre les préjugés en vain on se rebelle,
La superstition à l'homme est naturelle ;
Et le hasard malin, pour la fortifier,
Se plaît incessamment à la justifier.
125 Je l'ai trop éprouvé dans plus d'une occurrence,
La raison ne tient pas contre l'expérience,
Et votre coeur peut-être aurait le même effroi
Si vous étiez, monsieur, sur le point comme moi
D'attirer du public la louange ou le blâme,
130 De perdre ou d'obtenir l'objet de votre flamme.

DAMON.

Mais vous êtes aimé ; dites-moi, pouvez-vous
Avoir pour votre hymen un présage plus doux ?

CLITANDRE.

En vain par sa tendresse Hortense me rassure,
Je crains de le former sous un fâcheux augure.

DAMON.

135 L'inconnu, cher Clitandre, alarme votre coeur,
Et je crois qu'entre nous les taureaux vous font peur.

CLITANDRE.

Damon, encore un coup, trêve de raillerie.

DAMON.

Mais vous ouvrez le champ à la plaisanterie.

CLITANDRE.

140 Sur ce point, j'en conviens, mon esprit va trop loin,
Et suit trop la frayeur où jette un tendre soin ;
Mais, si dans mes amours je parais moins à plaindre,
Pour ma pièce avouez que j'ai tout lieu de craindre :

Tant d'exemples fameux que je vois devant moi
Ne me doivent-ils pas glacer d'un juste effroi ?

DAMON.

145 Oui, mais vous m'avez dit que la chose est secrète.

CLITANDRE.

Je vous l'ai dit, sans doute, et je vous le répète.
Je l'ai lue aux acteurs sous le sceau du secret ;
Et nul n'en est instruit, hors vous et mon valet,
Et trois ou quatre auteurs, amis sûrs, que j'estime.

DAMON.

150 Vous voilà bien caché ! D'un brevet d'anonyme
La calotte, monsieur, doit vous faire présent.

CLITANDRE.

Avoir un prête-nom eût été plus prudent.

DAMON.

À dire vrai, j'y trouve et du pour et du contre ;
Un prête-nom bien sûr rarement se rencontre.
155 Ces messieurs, quand l'ouvrage attire et réussit,
Souvent avec la gloire emportent le profit.
Selon moi, le plus court et le plus raisonnable,
Est d'oser se montrer sous son nom véritable.
Un auteur mal caché se fait moquer de lui ;
160 Et peu, par ce moyen, font fortune aujourd'hui.

SCÈNE II.

Clitandre, Damon, Arlequin.

**CLITANDRE, donnant un soufflet à Arlequin qui
entre en sifflant.**

Tiens, voilà pour t'apprendre à siffler de la sorte.

ARLEQUIN.

Peste ! Quand vous frappez, ce n'est pas de main morte.

CLITANDRE.

Je te l'ai défendu cent fois.

ARLEQUIN.

J'ai tort, monsieur,
Et j'avais oublié que je sers un auteur,
165 Et que l'on représente aujourd'hui votre pièce :
Je ne tomberai plus dans cote impolitesse ;
L'augure vous alarme, et j'ai...

CLITANDRE.

Tais-toi, faquin.
Quel est donc ce papier que tu tiens dans ta main ?
Lis.

ARLEQUIN.

De votre avocat, monsieur, c'est une lettre,
170 Qu'un homme de sa part m'a dit de vous remettre.

CLITANDRE, prenant la lettre.

J'ai perdu mon procès, je gage.

Il lit.

« Vous venez, monsieur, de perdre votre procès. »

Qu'ai-je dit ?
Vous le voyez, déjà mon songe s'accomplit.

ARLEQUIN.

J'ai rêvé comme vous de poisson mort, d'eau sale :
Si la journée aussi m'allait être fatale !
175 Mais elle l'est déjà, je viens d'être battu.

DAMON.

Voyez donc jusqu'au bout.

CLITANDRE.

Je sais que j'ai perdu,
Du reste de la lettre à quoi sert de m'instruire ?
Pour moi, si vous voulez, vous n'avez qu'à la lire.

DAMON.

Très volontiers,

Haut.

« Vous venez, monsieur, de perdre votre procès, malgré
votre bon droit : tout ce que je puis vous dire, c'est que
j'ai plaidé comme un ange. »

CLITANDRE.

Le trait est des plus consolants,
180 Pour un homme qui perd plus de vingt mille francs.

DAMON poursuit.

« Tout le monde a trouvé le jugement ridicule, et a dit
hautement que, pour n'avoir pas gagné une cause que
j'avais si bien plaidée, il fallait que ma partie fût née sous
une planète bien malheureuse. »

CLITANDRE.

Ah ! Qu'on a bien raison ! Grâce à ma planète,
Je suis de l'infortune une image parfaite !

DAMON, poursuit

« Ce vendredi à deux heures après midi. »

CLITANDRE.

Du malheur qui m'arrive, ah ! je suis peu surpris,
Rien ne me réussit jamais les vendredis !

DAMON, reprend.

« J'avais oublié de vous marquer que je soupçonne votre
procureur d'avoir été d'intelligence avec votre partie
adverse. »

CLITANDRE.

185 Oh ! mon rêve à ce coup en plein se vérifie !
J'ai vu mon procureur boire avec ma partie :
Qu'on dise après cela que tout songe est menteur ;
Et vous présentement, riez de ma terreur ;
Dites du moindre effroi que je reçois l'empreinte,
190 Et crois un songe vain enfanté par la crainte.
Démentez ce billet.

DAMON.

Je veux qu'à cet égard
Votre rêve, monsieur, ait dit vrai par hasard ;
Vous le trouverez faux bientôt dans tout le reste.

CLITANDRE.

Non, dans ce triste jour tout va m'être funeste !
195 Vous me verriez tranquille, et non pas éperdu,
Si mes maux se bornaient à mon procès perdu :
Mais je regarde en lui les suites qu'il présage ;
Il est comme l'éclair qui devance l'orage ;
Il est le noir signal que le ciel en courroux
200 Vient, tout prêt à frapper, de déployer sur nous.
Hortense recevra de fâcheuses nouvelles ;
Mon ouvrage essuiera des disgrâces cruelles.
Justifiant l'effroi dont mon coeur est rempli,
Mon rêve en tous ses points va se voir accompli !
205 Courez dire aux acteurs, cher ami, je vous prie,
De ne pas aujourd'hui donner ma comédie ;
Que pour la retarder j'ai des motifs puissants,
Rendez-moi ce service, et sans perdre de temps.

DAMON.

210 N'en déplaie aux frayeurs de votre esprit crédule,
Cette commission est par trop ridicule,
Je ne m'en charge point.

CLITANDRE.

Seulement dites-leur
De remettre à lundi, c'est mon jour de bonheur.

DAMON.

215 Vous vous moquez, la pièce est pour ce soir promise ;
Au lieu de vous servir, c'est vouloir qu'on vous nuise :
Vous indisposeriez le public contre vous.
Les acteurs à cela doivent s'opposer tous.

CLITANDRE.

Après votre repas dans ce péril extrême,
Je saurai les trouver et leur parler moi-même.

DAMON.

220 Ah ! Vous n'en ferez rien, et vous n'y songez pas ;
Pour vous en empêcher, je marche sur vos pas.

Il suit Clitandre.

SCÈNE III.

ARLEQUIN.

Avec tout son savoir, ah ! Que mon maître est bête !
La frayeur à la fin lui tournera la tête ;
Qu'il m'a frappé d'un coup que j'ai fort sur le coeur ! | v. 223, rien de rime avec "coeur".
.....
225 Me battre pour siffler par pure inadvertance !
Que n'en puis-je au parterre aller prendre vengeance ?
À messieurs mes pareils pourquoi l'interdit-on ?
Je sifflerais alors, mais sur un joli ton :
Quel plaisir pour vingt sous de huer comme un diable !
230 Je rendrais pour le coup son rêve véritable.
Il veut être caché dans cette occasion,
Mais pour mieux me venger je nommerais son nom,
Et je dirais tout haut : La pièce est de Clitandre,
Épargnez-vous, messieurs, la peine de l'entendre,
235 Il croit avoir produit quelque chose de beau ;
Mais l'ouvrage est un monstre, et l'auteur un bourreau.

SCÈNE IV.
Clitandre, Arlequin.

CLITANDRE.

Damon m'a su convaincre, et sa raison m'éclaire ;
Mon effroi se dissipe aux traits de sa lumière :
Sans lui, sans ses conseils, dans mes fausses terreurs,
240 J'allais, à mes dépens, divertir les acteurs :
J'aurais, à leurs regards dévoilant ma faiblesse,
Ajouté follement une scène à ma pièce,
Dont j'allais devenir moi-même le héros.
Je lui dois ma raison, je lui dois mon repos.
245 C'en est fait, mon esprit ne croit plus au présage.
J'attends présentement le sort de mon ouvrage
Avec la fermeté qu'un sage doit avoir ;
Et, sans trop présumer, je sens un noble espoir :
Je prétends me montrer, quoi que le destin fasse,
250 Modeste dans ma gloire, ou fort dans ma disgrâce.

ARLEQUIN.

Ah ! qu'entends-je, monsieur ? Quel heureux changement !
Puissez-vous persister dans un tel sentiment !

CLITANDRE.

Oui, j'y persisterai ; je suis aimé d'Hortense ;
Mes feux vont être heureux, selon toute apparence ;
255 Que me faut-il de plus ? armé d'un tel bonheur,
Je puis du sort jaloux défier la fureur.

ARLEQUIN.

Tremblez, monsieur, j'entends la pendule qui sonne.

CLITANDRE.

Voilà l'heure fatale, et tout mon corps frissonne.

SCÈNE V.

Clitandre, Damon, Arlequin.

DAMON.

260 Allons, courage, ami, le présage est flatteur ;
Votre songe commence à se trouver menteur,
Car vous aurez grand monde à votre comédie ;
De carrosses déjà cette rue est remplie.

CLITANDRE.

Tant pis, un si grand monde est toujours dangereux :
Le tumulte accompagne un public trop nombreux.

ARLEQUIN.

265 Ah ! monsieur, dissipez la peur qui vous domine.
Le souffleur, avec qui j'ai bu tantôt chopine,
M'a dit que sur la pièce il faisait un grand fond ;
Et, qui plus est encor, tout l'orchestre en répond.

CLITANDRE.

Ce suffrage me donne une assurance extrême.

DAMON.

270 Mais les comédiens en répondent eux-mêmes.
Ils le disent tout haut.

CLITANDRE.

Que m'annoncez-vous là ?
Je suis perdu, monsieur, ma pièce, déplaira.
Le malheur suit toujours les ouvrages qu'on vante,
L'exemple nous le prouve, et le sort m'épouvante.

DAMON.

275 Moi, j'espère au retour vous faire compliment ;
Et je cours me placer sans perdre un seul moment.

CLITANDRE.

280 Allez vite ; en un jour de combat et de guerre,
On ne saurait avoir trop d'amis au parterre.
De marcher sur vos pas je ne puis m'empêcher,
Au fond du paradis je m'en vais me cacher.

ARLEQUIN.

C'est l'enfer des auteurs qu'un paradis semblable,
Monsieur.

CLITANDRE, en s'en allant.

Ce qu'il me dit n'est que trop véritable.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN.

S'il tremble maintenant, ce n'est pas sans raison.
Tout brave que je suis, j'ai pour lui le frisson ;
285 Ce qui présentement m'alarme davantage,
C'est qu'il m'a, ventrebleu, dépeint dans son ouvrage :
J'y parais sous mon nom, comme sous mes habits :
Un homme comme moi craint d'être compromis ;
Si le nom d'Arlequin, ce nom si respectable,
290 Se voyait bafoué, ce serait bien le diable !
Comme la comédie est à deux pas d'ici,
Je n'irai pas bien loin pour en être éclairci.
Courons-y de ce pas... Mais on vient ; c'est mon maître.
Ô ciel ! En quel état je le revois paraître !

SCÈNE VII.

Clitandre, Arlequin.

ARLEQUIN.

295 Qu'avez-vous ?

CLITANDRE.

Un fauteuil, vite, je n'en puis plus !
Mes sens, jamais mes sens ne furent plus émus.
J'entre à la comédie, admire mon étoile !
Dans le moment fatal qu'on a levé la toile ;
Du monde que je vois je suis épouvanté ;
300 J'entends mugir les flots du parterre agité :
Je regarde en tremblant tous ces juges sévères,
Que ne sauraient fléchir ni brigues, ni prières.
De mon supplice alors je crois voir les apprêts :
Tous les cris que j'entends me semblent des sifflets ;
305 Quand, pour comble d'effroi, j'aperçois un vieux cuistre,
Dont je n'ai jamais vu le visage sinistre,
Qu'il ne m'ait annoncé quelque malheur prochain :
Il me fixe des yeux, me montre de la main ;
Je lis dans ses regards ma mortelle sentence,
310 Et veux me dérober à sa noire présence ;
Mais je fais un faux pas, et culbute en fuyant ;
« Voilà l'auteur tombé, dit-il en me voyant ; »
C'est lui, je le connais ; je crains que pour l'ouvrage
Cette chute ne soit d'un funeste présage.
315 Ces mots me percent l'âme, et je reviens enfin
La pâleur sur le front, et la peur dans le sein,

SCÈNE VIII.
Clitandre, Arlequin, Un Laquais.

UN LAQUAIS.

Une lettre, monsieur...

CLITANDRE.

De quelle part vient-elle ?
Tu fus toujours porteur de mauvaise nouvelle.

Il lit.

« Mon père arrive en ce moment ;
320 Il approuve notre flamme,
Et pour époux j'obtiens l'amant
Qui pouvait seul toucher mon âme.
Enchanté, comme moi, d'un aveu si flatteur,
Clitandre connaît-il l'excès de mon bonheur ? »
325 Mon cœur est transporté ! Si le public affable
Faisait à mon ouvrage un accueil favorable,
Et s'il m'applaudissait en cet heureux instant,
Non, il ne serait pas de mortel plus content !

ARLEQUIN.

Monsieur, d'un bon succès ce billet vous assure.

CLITANDRE.

330 Ah ! mon procès perdu m'est d'un mauvais augure.
Mais voyons au plus tôt cet objet ravissant,
Et nous visiterons le parterre en passant.

LA CRITIQUE, COMEDIE.

SCENE I.

Apollon, Thalie.

THALIE.

Seigneur, malgré la brigue et la clameur publique,
 Parmi les doctes soeurs, vous venez de placer
 335 La juste et la saine Critique :
 Elle vient s'établir dans l'État Poétique,
 Pour y maintenir l'ordre, et pour le policer.
 Je ne saurais, pour moi qui préside au Comique,
 Et qui tiens de ses traits mon plus grand agrément,
 340 Donner à votre choix trop d'applaudissement.
 Quel bonheur de la voir gouverner le Parnasse,
 Elle par qui le Vrai, se règle uniquement,
 Et ne fait à personne injustice ni grâce !

APOLLON.

Dans le monde on a d'elle une autre opinion ;
 345 Par un injuste effet de la prévention,
 De tout le genre humain on la croit l'ennemie :
 On croit, que sans égards et sans distinction,
 Elle condamne tout par une basse envie.
 Pour détruire les faux portraits
 350 Qu'a fait d'elle, en tous lieux, la noire Calomnie,
 Il faut, au yeux de tous, qu'elle se justifie,
 Et dévoile au grand jour ses véritables traits.
 Chacun viendra lui rendre hommage,
 Et la féliciter sur ses honneurs nouveaux.
 355 Elle doit faire voir que son goût toujours sage ,
 Sait apProuver le vrai, comme blâmer le faux ;
 Qu'elle reprend sans fiel, et que son badinage,
 Sans blesser la personne, attaque les défauts.
 Elle ne prétend plus, surtout, qu'on la confonde
 360 Avec la satire sa soeur,
 Qui sous son nom s'affichant dans le monde,
 Lui fait partager sa noirceur.
 Elle sent trop qu'il est de son honneur
 De démasquer cette même satire,
 365 Oui, dans sa maligne fureur,
 Ne reprend point par le désir d'instruire,
 Mais par le noir plaisir qu'elle prend à médire,
 Et de désavouer tous ces auteurs obscurs,

Soeurs : il s'agit des neuf muses dont
 Thalie est l'une d'elle.

Dont la plume anonyme
370 Jusques sur la vertu répand ses traits impurs ,
Et qu'inspire en secret sa soeur illégitime.
Je dois moi-même les punir,
Et pour jamais bannir,
Cette engeance coupable,
375 Pour la gloire de l'art qu'elle rend méprisable.
Mais j'en vois un qui paraît en ces lieux :
Par le talent de mordre, il s'est rendu fameux ;
Son esprit fécond en injures,
Inonde le public d'un torrent de brochure.

THALIE.

380 C'est la Critique apparemment
Je vous laisse avec lui.

Elle s'en va.

APOLLON.

J'admire son audace !

SCÈNE II.

Apollon, Un Auteur.

L'auteur s'en va.

APOLLON.

Parlez. Qui vous conduit dans le sacré vallon ?

L'AUTEUR.

Je me suis distingué dans votre République ;
Et je viens, savant Apollon,
385 Pour complimenter la Critique,
En qualité de nourrisson.

APOLLON.

Vous êtes bien hardi de prendre un pareil nom,
Et de paraître en ma présence,
Vous que guide la Haine et la Prévention;
390 Qui n'êtes inspiré que par la Médisance,
Dont les écrits remplis de contradiction,
Tronquent la Vérité, dégradent la Raison ;
À qui la satire effarée
Dicte tant de faux jugements,
395 Et dont l'haleine empoisonnée
Obscurcit le mérite, et ternit les talents !

L'AUTEUR.

Ce sont de petits badinages
Fait pour égayer mes ouvrages,
Et pour divertir le lecteur :
400 Je croyais par-là même obtenir votre suffrage.

APOLLON.

Allez, je méprise un Auteur
Qui n'a pour Muse que l'Envie,
Et dont le mauvais coeur
N'est racheté d'aucun trait de génie.
405 Sortez de votre erreur,
Et connaissez mieux la Critique:
Contre la Vérité jamais elle n'agit ;
Elle veut qu'un auteur, dans tout ce qu'il écrit,
Censure en galant homme, et non en satyrique
410 Qui ne respecte rien, et qui mord à crédit.

L'AUTEUR.

Je ne la croyais pas capable de scrupule :
J'ai pensé jusqu'ici qu'elle mettrait son art
À tourner tout en ridicule ;
Qu'au mérite réel elle avait peu d'égard ;
415 Que le succès d'un livre était chez cette Dame,
Un droit pour le fronder, fut-il blâmable ou non ?
Et qu'elle préférait une bonne épigramme
À la plus solide raison.
Pour moi, je l'avouerai, je ne lis une pièce,
420 Que pour déchirer l'auteur ;
Et jamais je ne goûte un plaisir plus flatteur,
Que lorsque j'emporte la pièce.

APOLLON.

Le charmant petit coeur !

L'AUTEUR.

Là, sans détour, Seigneur,
425 Parlons de la Critique, et rendons-lui justice :
Son esprit n'est point fait pour abolir le beau ;
Elle est, autant que moi, portée à la malice ;
Sa main pour rien ne tient pas un flambeau ;
Brûler, est pour elle un délice.

APOLLON.

Ôtez-vous de mes yeux, sortez de l'Hélicon ;
430 Je jure à vos pareils une éternelle haine,
Et vous défends, sous la plus rude peine
D'oser à l'avenir vous parer de son nom.
Apprenez qu'en tout temps le Vrai seul la transporte ;
435 Que jamais aucun fiel n'empoisonne ses traits,
Et que le flambeau qu'elle porte
Éclaire et ne brûle jamais.

SCÈNE III.

Apollon, Chrisante.

APOLLON.

Que demande Monsieur ?

CHRISANTE.

Je viens voir la Critique ;
Pour un dessein qu'il faut que je lui communique.

APOLLON.

440 Vous pouvez vous ouvrir à moi,
Car elle ne gouverne ici que sous ma loi.

CHRISANTE.

Seigneur, c'est ce que je vais faire.
Vous voyez devant vous un homme singulier :
J'ai le goût excellent, mais très particulier :
445 Ce qui plaît au Public, a droit de me déplaire ;
Je blâme constamment ce qu'il semble estimer,
Et j'estime au contraire,
Ce qu'il affecte de blâmer.

APOLLON.

450 Pourquoi vous écartez du chemin ordinaire ?
Et qui peut contre lui si fort vous animer ?

CHRISANTE.

C'est la droite équité que jamais il n'écoute :
Conduit pas son caprice, il est extrême en tout :
Et je viens vous prier de réformer son goût.

APOLLON.

Sur le vôtre, sans doute ?

CHRISANTE.

455 Ne pensez pas railler ; tout n'en irait que mieux,
S'il suivait aujourd'hui mon goût judicieux ;
La raison fixerait son esprit trop volage,
Et lui ferait tenir une route plus sage ;
On verrait moins d'abus ; la prudence et la paix,
460 Dans tous les lieux publics, régneraient à jamais ;
Nuls orages, surtout, nuls flots et nuls obstacles
Ne troubleraient, Seigneur, les tranquilles spectacles ;
On n'entendrait plus de sifflets :
L'humanité condamne un instrument si triste ;
465 Je ne m'en suis servi que contre Inès
Et contre Rhadamiste.

APOLLON.

Qui vous rend leur antagoniste ?

CHRISANTE.

Belle demande ! Leur succès.
Le sentiment commun est toujours le mauvais,
470 Je vous l'ai déjà dit, c'est pourquoi j'y résiste :
Par la même raison, je me pique aujourd'hui
D'être le Chevalier des pièces malheureuses !
Mes poumons éloquents et mes mains généreuses
Combattent pour leur cause, en dépit de l'ennui ;
475 Et tout auteur qui tombe, en moi trouve un appui.

APOLLON.

Voilà des sentiments tout-à-fait charitables.
Mais, entre nous, mon cher Monsieur,
N'auriez-vous point pitié de vos semblables ?
Et du public qui cause votre aigreur,
480 N'auriez-vous pas vous-même éprouvé la rigueur ?

CHRISANTE.

Il m'a brusqué, Seigneur, une fois dans ma vie ;
Mais à la charge il n'est pas revenu,
Car je m'en suis fort sagement tenu
À ma première tragédie.

APOLLON.

485 Je ne m'étonne plus de votre antipathie.

CHRISANTE.

J'ai l'avantage maintenant
De le contrarier sans cesse,
Et de me déchaîner contre son jugement,
Sans redouter sa fureur vengeresse ;
490 C'est pour jouir de ce contentement,
Que je vais à la Comédie.
Critique-t-il ? J'apologie.
Applaudit-il ? Je suis ardent
À faire la contre-partie.
495 Ce qui me flatte enfin, et qui doit le piquer,
Puisqu'avec vous il faut que je m'épanche,
C'est qu'il n'a jamais pu qu'une fois m'attaquer,
Et qu'il me donne, lui, tous les jours ma revanche.

APOLLON.

Vous n'êtes pas ingrat, je puis vous l'attester ;
500 Vous lui rendez, Monsieur, ce qu'il peut vous prêter.
Sans vous donner le soin de rimer et d'écrire,
Vous n'avez qu'à parler et qu'à vous présenter,
Pour mériter d'abord les traits de sa satire.

CHRISANTE.

Vous avez beau, dans ce moment,
505 Prendre sa cause en main à mon désavantage,
J'ai là dans mon cerveau le dessein d'un ouvrage
Qui vous fera bientôt changer de sentiment.
Vous l'allez applaudir, je gage :
Son titre seul m'est un bon pronostic.

APOLLON.

510 Quel est donc ce dessein digne de mon suffrage ?

CHRISANTE.

C'est la Critique du Public :
Ses écarts démontrés par sa propre conduite ,
Par son peu de lumière, ou son peu d'équité,
Et son infaillibilité
515 Totalement détruite ;
Par tous ses jugements pleins de prévention,
D'erreur, de contradiction,
Par ses gestes et dits, qui n'ont ni fin ni fuite.

APOLLON.

Le projet est nouveau ! Mais, voudriez-vous bien
520 Me détailler et m'apprendre
Ce que dans le public vous trouver à reprendre,
Soit dans ses actions, ou dans son entretien ?

CHRISANTE.

Mille travers, mille bévues,
Son goût pour le clinquant dont il est le soutien,
525 Et pour la nouveauté qu'il porte jusqu'aux nues,
Ou qu'il met au dessous du rien ;
Car jamais il ne garde un milieu raisonnable :
Chez lui tous est divin, ou tout est misérable :
Sa fureur pour la mode et pour tout charlatan :
530 Tous les usages fous dont il est partisan ;
Toutes ses politesses fades,
Ses visites, ses embrassades ;
Et ses saluts du premier jour de l'an ;
Du carnaval ses mascarades,
535 Du mardi-gras son transport Calotin,
Et son air sot le lendemain :
Son exercice aux Tuileries,
Ses caracols, ses lorgneries ;
Aux spectacles ses flots, ses vertiges fréquents,
540 Ses battements de mains donnés à contre-temps ;
Toutes ses moucheries,
Ses bâillements, ses crachements,
Aux endroits les plus beau, les plus intéressants ;
Son ridicule étrange
545 De recevoir avidement
La plus insipide louange,
Et d'applaudir toujours le banal compliment,

Lorgnerie : Action de lorgner fréquemment. C'est à dire, observer à la dérobée, en tournant les yeux de côté.

Caracol : Terme de manège. Succession de demi-tours à droite et à gauche qu'on fait exécuter au cheval, avec ou sans changement de main, mais sans suivre de piste.

Qu'on lui retourne incessamment,
 Sa rage opiniâtre
 550 De crier presque à tout moment ;
 Place au Dames, place au Théâtre ;
 Parlez plus haut ; l'habit noir, chapeau bas ;
 Paix. Monsieur l'Abbé, haut les bras :
 Annoncez ; bis ; la capriole.
 555 Et pour tout dire, enfin, l'insupportable rôle
 Qu'il fait, dès qu'au Parterre il se trouve pressé,
 Ce qui révolte l'âme, et fait hausser l'épaule
 À tout homme de goût, à tout homme sensé.

Capriole : Forme ancienne de cabriole.

APOLLON.

Vous peignez-là la multitude,
 560 Mère du tumulte et du bruit,
 Que n'arrête aucun frein, que l'exemple séduit ;
 Qu'entraîne la coutume ou l'aveugle habitude,
 Et non le vrai Public que la raison conduit,
 D'où part ce grand corps de lumière,
 565 Qui me guide moi-même, et sans cesse m'éclaire :
 Ce Public, en un mot, avec choix assemblé,
 Tel qu'on le voit paraître
 Au jeux d'un théâtre réglé,
 Quand il écoute en sage, et qu'il prononce en maître
 570 Ses arrêt qui le font si dignement connaître,
 Et dont nul, avant vous, n'a jamais appelé.

CHRISANTE.

Vous nous représentez une belle chimère :
 Le Public que nous connaissons,
 Tient justement un chemin tout contraire ;
 575 Et pour en appeler, j'ai de bonnes raisons,
 Quand dans sa fougue extrême
 Il juge sans entendre et s'instruire du fond,
 Et qu'il se contredit à chaque instant lui-même
 Par ses oui, et par ses non.
 580 Je porte ici de quoi prouver la chose :
 Tenez, lisez, sans attendre plus tard,
 Vous verrez qu'il approuve ou condamne au hasard.
 Et sans connaissance de cause.
 La Liste que voilà
 585 Montre son injustice,
 Sa légèreté, son caprice,
 Et son goût dépravé, qui toujours l'emporta.

APOLLON, lit

Pièces que le Public a sifflées, et qu'il devait applaudir.

LE CHEVALIER BAYARD.

CHRISANTE.

Il l'a condamné sans l'entendre,
 Ce généreux Bayard qu'on nous a peint si tendre ;
 590 Et si plein d'amitié.

Le Chevalier Bayard est une comédie héroïque en cinq actes et en vers libres de Jacques Autreau (1731).

Il l'a proscrit sans aucune pitié
Pour les vertus de l'aimable Julie.
Sans nul égard pour le brave Monfort,
Qui d'abord quoiqu'aimé, par un sublime effort
595 À Bayard cède sa maîtresse,
Et prend en même-temps, par un trait de noblesse
Et plus grand et plus fort,
Tout l'argent du convoi que son rival lui laisse.
Sans respecter enfin dans son transport
600 Madame Marc, la bonne amie
De ce pauvre Saint-Pol que j'aime à la folie,
De rage contre lui, j'en suis tout transporté.

APOLLON.

Sachez que le Public justement révolté,
A proscrit dans Bayard un monstre dramatique,
605 Dont on n'admire plus que son premier renom,
Où, sans intéresser, tout choque la raison,
À qui l'on fait l'honneur d'en faire la critique.

Il lit.

ERIGONE.

Erigone est une tragédie en cinq actes
en vers de La Grange Chancel (1731).

CHRISANTE.

Voyons un peu comment, et par quelle couleur
Vous pourrez du Public excuser la rigueur,
610 Pour cette Reine infortunée,
Presque en naissant abandonnée ?

APOLLON.

Sa conduite pour elle est pleine d'équité.
Au second acte il a rendu justice,
Applaudissant à sa beauté.

CHRISANTE.

C'est ce qui prouve son caprice,
Et qui fait voir le mauvais goût qu'il a
De préférer cet acte-là,
Qui n'est qu'un rhabillage
D'Heraclius, d'Amasis, de Cinna.

Héraclius et Cinna sont deux tragédies
de Pierre Corneille.

Amasis est une tragédie de La Grange
Chancel (1701).

APOLLON.

620 Mais le dernier est pis que tout cela.

CHRISANTE.

C'est justement le plus beau de l'Ouvrage;
Le bon coeur et l'honnêteté
En sont par-out la base.
On y voit la vertu régner dans chaque phrase.
625 Erigone et Nérée offrent en vérité
Un combat de civilité,
Qui doit toucher les belles âmes ;
Pour moi, je n'ai pu voir, sans en être enchanté,
La politesse de ces Dames,

630 Qui font assaut de compliment,
En se renvoyant la couronne.
L'une la quitte galamment
L'autre fait des façons pour s'asseoir sur le Trône
Qu'on lui présente poliment.
635 Voilà, Seigneur, voilà de ces traits qui font rire
Le Public d'aujourd'hui faussement délicat.
Pour moi, je les admire,
Et je trouve charmant ce qu'il trouve si plat.

APOLLON.

C'est pour le contredire.

Il lit.

Pièce que le Public a applaudie, et qu'il devait siffler.

LE GLORIEUX.

CHRISANTE.

640 C'est ici que je vous attends,
Je vous défie en ces instants,
De me justifier sa grande réussite.

APOLLON.

Il a le succès qu'il mérite.
Et le Public par-là, vous fait voir hautement...

CHRISANTE.

645 Le comble de l'égarement,
D'applaudir un pareil ouvrage,
Dont le héros n'est qu'un plat personnage,
Copié d'après l'important,
Et choquant de toute manière ;
650 Avec sa maîtresse insolent,
Malhonnête homme envers son père ;
C'est le plus mauvais caractère.

APOLLON.

Tout est sauvé par l'art d'avoir su l'assortir:
Ses contrastes le font sortir,
655 D'une façon brillante et singulière.

CHRISANTE.

Oh, vous avez raison;
L'art de la pièce est grand, et la conduite exacte ;
Car l'exposition,
Ne s'en fait qu'au quatrième acte.
660 Quant à l'intrigue, elle est neuve vraiment;
Une reconnaissance en est le fondement :
Oh le beau noeud de comédie,
Qu'un lieu commun de la tragédie
Qui fait pleurer les gens !
665 Et l'heureux dénouement de la pièce,
Que celui qu'on a vu dans plus de vingt romans !
Encore y prenaient-ils six francs!

APOLLON.

N'importe, il intéresse.
Le public dépouillant sa rigueur à propos,
670 En faveur des beautés a fait grâce aux défauts ;
Et, tout pesé dans la balance,
Il n'a pu refuser son applaudissement
À qui l'a su divertir noblement,
Et dans la bienséance.

CHRISANTE.

675 Et dans la bienséance ? Ah ! le trait est fort bon !
Et comment nommez-vous la proposition
Que Lisimond fait à Lisette,
À qui jusqu'au valet chacun conte fleurette,
De lui meubler une maison ?
680 Vous nous vantez les mœurs, la chose est sans égale ;
D'un ouvrage qui peint le vice tout à nu,
Et qui précisément ouvre par le scandale.

APOLLON.

Mais il finit par la vertu.

CHRISANTE.

Adieu, Seigneur, adieu, je quitte la partie,
685 Après un pareil trait,
Le Public me révolte ; et qui le justifie,
Ne peut être mon fait.

APOLLON.

Vous êtes fort le nôtre, et je vous certifie
Que pour la raillerie,
690 On ne saurait trouver un plus heureux sujet
Ne craignez pas avec votre projet,
Que la Critique vous oublie.

CHRISANTE.

Je sais qu'à nos dépens, chargeant le portrait ;
Vous allez divertir le peuple poétique ;
695 Tirer sur les passants fut toujours votre tic :
Mais apprenez, Monsieur, le Dieu caustique,
Que qui se moque du Public,
Se moque aussi de la Critique,
Et d'Apollon et de toute sa clique.

Il s'en va.

SCÈNE IV.

APOLLON, seul.

700 SOn ridicule est sans égal;
Tout singulier qu'il est dans sa folie,
C'est pourtant un Original,
Qui dans Paris a plus d'une copie.
La Critique paraît ; c'est elle, je la vois.

SCÈNE V.

Apollon, La Critique.

Apollon s'en va.

APOLLON.

705 Venez, juste Critique, il est temps qu'au Parnasse
Vous fassiez respecter mes lois ;
De vos faux nourrissons j'ai confondu l'audace :
Je vous ai fait connaître en proscrivant leur race.
Justifiez mon choix,
710 Dans le haut rang où je vous place ;
Et donnez le précepte et l'exemple à la fois.

LA CRITIQUE.

Pour mériter, Seigneur, tous les suffrages,
Et remplir dignement ces pénibles honneurs,
Je tâcherai d'instruire en censurant les moeurs;
715 Et ne reprendrai les ouvrages ,
Que pour éclairer les auteurs.

SCENE VI.
La Critique, La Médisance.

LA MÉDISANCE.

Madame, je prends part, comme votre parente,
À votre fortune brillante.

LA CRITIQUE.

Pardon , j'ai de la peine à remettre vos traits
720 J'ai beau vous regarder de près.

LA MÉDISANCE.

J'ai pourtant avec vous assez de ressemblance.
La Critique ne devrait pas
Méconnaître la Médisance ;
Et de moi, dans le monde, on fait assez de cas.
725 Pour m'avouer d'abord sans nulle répugnance.

LA CRITIQUE.

Si je vous méconnaissais, il n'est pas surprenant ;
Le chemin que je tiens est différent du vôtre :
La Raison et le Vrai le guident constamment ;
Et vous plaisez le plus souvent,
730 Aux dépens de l'un et l'autre.

LA MÉDISANCE.

Vous, si vous m'imitiez, vous feriez sagement.
Par la vérité trop sincère,
On est presque toujours assuré de déplaire ;
Et l'on ennuie indispensablement,
735 En suivant trop exactement
Les pas de la Raison sévère.
C'est le trop de franchise avec l'austérité,
Qui vous rend le fléau de la société.
Vous n'avez point de politique ;
740 Je suis autant que vous mordante et satirique :
Mais je préviens d'abord par mon air séducteur.
Je sais, pleine d'adresse,
Colorer mon poison avec délicatesse :
Par l'art que j'ai de flatter l'auditeur,
745 Je couronne toujours ma victime de fleurs,
Et l'égorge avec politesse.

LA CRITIQUE.

Il est vrai que j'agis avec plus de rudesse ;
Aux auditeurs je ne tends point d'appas,
Et devant eux je dis ce que je pense.
750 Ma langue n'a pas la prudence,
De ne percer que ceux qui n'y sont pas.

LA MÉDISANCE.

C'est pas cette conduite et mes façons polies,
 Que je me vois reçue avec empressement
 Dans les meilleures compagnies ;
 755 J'en fais tous les plaisirs et tout l'amusement ;
 Je porte avec moi l'enjouement.
 Et réveille par mes saillies.
 Par exemple, je sors d'un cercle maintenant,
 Où j'ai trouvé d'abord en arrivant,
 760 Les Hommes assoupis, les Dames endormies.
 Faisant sur un sofa des noeuds nonchalamment,
 Une Coquette assez jolie,
 De sa parure ennuyait son amie,
 Qui sommeillait en l'écoutant.
 765 Une prude enrageait, et parlait de la pluie :
 Un Officier barbon jurant entre ses dents,
 Contre l'extrême disette
 Des nouvelles du temps,
 Déplorait de la paix les malheurs éclatants,
 770 Qui faisait tomber la Gazette
 Faute d'événements,
 Et réduisait les braves gens
 A raisonner cornette.
 Dans un miroir un jeune Président,
 775 Se contemplait fort amoureusement :
 Et redressant son encolure,
 Conversait agréablement .
 Avec sa longue chevelure,
 Qu'il rajustait en fredonnant.
 780 Et pour achever la peinture,
 Un Marquis tout brillant
 Et tout chamarré de dorure,
 Dans un fauteuil étendu poliment,
 S'amusait en sifflant.
 785 A lire le Mercure.

Mercure : "Le Mercure galant" est
 une revue littéraire créée à 1672 par
 Donneau de Visé et qui deviendra en
 1724 "Le Mercure de France".

LA CRITIQUE.

Vous peignez admirablement.

LA MÉDISANCE.

Toute cette Troupe réunie,
 S'ennuyait mutuellement ;
 790 Aucun d'eux n'avait le génie
 De ranimer la conversation
 Et d'amuser la compagnie :
 Tout le monde, en un mot, baillait à l'unisson
 Je parais ; ma présence
 D'abord du cercle entier fixe l'attention.
 795 Je décoche (admirez l'effet de ma puissance!)
 Je décoche en riant un trait de ma façon,
 Qui peint un homme absent de notre connaissance:
 De ma bouche le trait est à peine parti,
 Qu'il répand la chaleur dans toute l'assemblée;
 800 L'on badine, l'on cause, on n'est plus assoupi,

Dans tous les coeurs la joie est réveillée;
Chacun dit son bon mot, et médit à l'envi :
Je triomphe dans la mêlée,
Par un raffinement de malice nouveau ;
805 Et profitant de leur ivresse,
Je leur débite un conte, où mon adresse,
Sous des noms empruntés, fait leur propre tableau,
Sans qu'aucun d'eux s'y reconnaisse :
On m'interrompt par mille ris ;
810 À peine, en éclatant, permet-on que j'achève !
Je suis charmante, je ravis,
Jusqu'aux Cieux on m'élève :
J'avoue, en ces moments flatteurs,
Que rien n'est comparable à mon bonheur suprême ;
815 Je me fais des amis de tous mes auditeurs,
En goûtant le plaisir de médire d'eux-même.

LA CRITIQUE.

Je suis au désespoir, moi qui suis sans noirceur,
Qui seulement exerce ma censure,
Pour rendre le monde meilleur ;
820 Et ne montre jamais d'aigreur
Que contre le faux goût, le vice et l'imposture,
Je n'ai pas le même bonheur.
On me fuit, on me redoute :
Avec répugnance on m'écoute ;
825 Et l'on traite ma candeur,
D'esprit caustique et de mauvaise humeur ;
Tandis que, pleine d'artifices,
Par le plaisir de nuire exerçant vos malices,
Et de vos traits parés de fleurs et de rubans,
830 Percant sous main les plus honnêtes gens,
De l'Univers entier vous faites les délices,
Et recevez mille applaudissements.
Non, cela me dépîte :
Et plus j'y songe, et plus mon esprit s'en irrite.

LA MÉDISANCE.

835 C'est votre faute aussi, pourquoi vous aviser
De reprendre les gens et de moraliser ?
On hait le ton pédant dans le siècle où nous sommes.
Renoncez à l'honneur de corriger les hommes ;
Pour gagner leur esprit et pour les maîtriser,
840 Faites comme je fais, ne songez qu'à leur plaire,
Et qu'à les amuser.
Dépouillez-moi cet air sévère ;
Et dans le grand monde aujourd'hui,
Venez avec moi vous répandre,
845 Y puiser l'agrément qu'on ne prend qu'avec lui ;
Et quittez-moi sans plus attendre,
Votre Hélicon, le séjour de l'ennui.
Les Muses et Phoebus, je vous parle en amie,
Vont la plus sotte compagnie
850 Qu'on puisse fréquenter,
N'en déplaise à leur beau génie ;
Qu'on a grand tort de nous vanter.
Votre Apollon n'a que ses vers en tête.

Clio : Muse qui préside à l'histoire.

855 Tirez-le de la rime, il est sot, emprunté,
 Fait mille quiproquos dans la société,
 Et je ne vis jamais un Dieu d'esprit si bête,
 Clio, la lunette à la main,
 En voulant parcourir le séjour du Tonnerre,
 Fait mille faux pas sur la terre,
 860 Et s'écarte du grand chemin.
 Euterpe avec son chien et sa flûte champêtre,
 Ne fait plus qu'affadir par ses vieilles chansons,
 Et n'est bonne qu'à mener paître
 Ses génisses et ses moutons.
 865 Melpomène fatiguée avec ses confidences,
 Et désespérée par ses pleurs ;
 Le public aujourd'hui qui rit de ses souffrances,
 Est rebattu de ses clameurs,
 De ses songes, de ses terreurs,
 870 Rassasié de ses serments, de ses fureurs,
 De ses oracles pleins d'horreur,
 Et de ses cruelles vengeances :
 Pour moi, son seul mouchoir me donne des vapeurs.
 À la faveur de la Satire,
 875 Thalie a le secret de nous mieux réveiller :
 Mais par malheur pour elle, et puisqu'il faut tout dire,
 Son devoir est de faire rire,
 Et son destin, souvent, est de faire bâiller,
 Pour votre plaisir propre, et pour celui des autres,
 880 Partons ensemble croyez-moi,
 Nous vivrons comme soeurs et dans la bonne-foi :
 Vous saurez mes secrets et me direz les vôtres,
 Nous mordrons en commun. Vos talents joints aux nôtres,
 Soumettront tout à notre loi,
 885 Et nous serons du monde, et l'amour et l'effroi.

Euterpe : Muse à laquelle on attribue l'invention des mathématiques et l'art de jouer du chalumeau. [L]

Melpomène : Nom d'une des neuf Muses, à laquelle on attribue l'invention du chant, de l'harmonie musicale et de la tragédie.

Thalie : Une des neuf muses, présidait à la comédie et à l'épigramme. Thalie est aussi l'une des trois grâces. [B]

LA CRITIQUE.

Par vos discours vous êtes séduisante,
 Votre air est engageant, et votre abord enchante
 Avec peine l'on s'en défend ;
 Et vous êtes charmante
 890 À ne voir qu'en passant ;
 Mais à l'usage, la chose est différente ;
 Et pour cause, entre nous,
 Vous me dispenserez de faire choix de vous
 Pour mon amie, et pour ma confidente.

LA MÉDISANCE.

895 Eh, pourquoi, s'il vous plaît ?

LA CRITIQUE.

Pourquoi, belle parente,

C'est que sous un air prévenant ?
 Vous êtes fautive et méchante ;
 Que vous ne caressez les gens si tendrement
 Que pour mieux exercer contre eux, en les quittant,
 900 Votre langue mordante.
 Vous le voyez, je parle franchement ;
 De l'art de déguiser je suis très ignorante ;
 Et pour faire de vous ce portrait ressemblant,

Je n'attends pas que vous soyez absente.

LA MÉDISANCE.

905 Quoi que vous me disiez, et malgré vos refus,
J'aime votre personne, et j'ai pour vos vertus,
Une estime infinie ;
Vous n'avez point de plus parfaite amie :
Si vous saviez les tendres sentiments
910 Que j'ai pour vous...

À part.

(comme je mens :)

Vous auriez de mon coeur une meilleure idée ;
Vous feriez cas sur tout de ma sincérité.

LA CRITIQUE.

Oh ! Je suis très persuadée
De votre cordialité.

LA MÉDISANCE.

915 Adieu, Critique aimable, à regret je vous quitte ;
Et je vais, en tous lieux, prôner votre mérite,
Et célébrer votre candeur.

Bas en s'en allant.

Quelle prude sauvage ! Ah ! je brûle
D'arriver à Paris pour soulager mon coeur,
920 Et la tourner en ridicule;

SCENE VII.

La Critique, Le Vaudeville.

LE VAUDEVILLE.

AIR, Souffrez que je dresse.

Votre règne aimable ;
Critique agréable,
Votre règne aimable
M'attire en ces lieux,
925 Daignez à mes voeux
Vous montrer favorable :
Votre règne aimable
M'attire en ces lieux.

LA CRITIQUE, récite.

930 Ayez la bonté de m'apprendre
Qui vous êtes premièrement,
Beau chanteur qui venez me rendre
Visite si gaiement ?

LE VAUDEVILLE.

Je suis, ma belle Reine,
Flon, flon, larira dondaine,
935 Un Dieu plaisant et gai gai
Larira dondé,
Soumis à votre empire,
Talarari ta la ra rire,
Et dans la nouveauté couru
940 Lanturlu, lanturlu.
À la Cour, à la Ville,
Je célèbre Jean-Gille ;
Et de Bacchus et de l'Amour,
La nuit et le jour
945 Je chante la, la, la, la, la,
Je chante la Folie.
J'amuse, tout à tour,
La laide et la jolie,
L'homme d'esprit et le nigaud,
950 La mirtan plan lantirelarigaut.
Par mes tourelourirettes
Je mets en train les fillettes,
Et je leur fais faire un saut,
Deux sauts.
955 Ma puissance est entière,
Tout le long de la rivière ;
Et je mets tout, dans mes airs fous,
Sans dessus dessous,
Sans devant derrière :
960 Mon caprice est on seul roi,
Et toute la terre est à moi.

Jean Gille (1668-1705) est un musicien
qui composa des motets et un requiem
qui fut joué aux obsèques de Rameau.

LA CRITIQUE, récite.

À ce langage, à ces refrains,
Je reconnais le Vaudeville,
Qui fait les plaisirs de la Ville,
965 Et l'âme de tous les festins.

LE VAUDEVILLE, chante.

AIR, Tu croyais en aimant Colette.

Oui, de Comus que je fais rire,
Je suis le plus cher favori.

LA CRITIQUE.

Je ne m'étonne plus beau sire,
Si vous êtes si bien nourri.

Elle récite.

970 Mais dans ces lieux quel sujet vous amène !

LE VAUDEVILLE.

AIR, Quel plaisir de voir Claudine.

C'est mon penchant qui m'entraîne,
Madame, vers vos attraits,
Daignez anoblir ma veine,
Et me prêter tous vos traits.

AIR, La bonne aventure ô gué des trois cousines.

975 Comme vous du monde entier
Je fais la censure,
Mon plaisir et mon métier
Sont toujours de publier
La bonne aventure,
980 Ô gué,
La bonne aventure.

AIR, Quand le péril est agréable.

Je fais seul l'étude profonde
Des jeunes Robins d'à présent,
Et tout le savoir éminent
985 Des abbés du grand monde.

AIR, Le Ciel bénisse la besogne.

De ces Messieurs le plus souvent.
L'esprit est un recueil vivant
De mes chansons les plus badines.

LA CRITIQUE.

Pour ne pas dire libertines.

LE VAUDEVILLE, récite.

990 Tout couple de ce genre est d'un sel enchanté :
Dans un repas aimable.
Il est toujours le plus goûté.

LA CRITIQUE.

Mais du beau sexe il n'est point écouté.

LE VAUDEVILLE, chante.

AIR, On passe les nuits à table.

995 Que chanté d'un air aimable
Il fasse rougir sa fierté,
Voilà la fable :
Mais qu'il en sourie à table,
Que son goût en soit flatté,
Voilà la vérité.

LA CRITIQUE.

AIR, Pour passer doucement la vie.

1000 Oh ! Je vous trouve condamnable
En ce point-là précisément :
Vous rendez le vice agréable,
En lui prêtant votre enjouement.

Elle récite.

1005 Il faut pour plaire même au grand nombre de femmes.
Qui ne sauraient vous chanter sans rougir,
Vous corriger et m'obéir.

LE VAUDEVILLE.

Me voir employé par les Dames
Fait mon plus grand plaisir.

Il chante.

AIR, L'austère Philosophe.

1010 Oui : ma gloire véritable,
Et mon triomphe certain
Est quand leur bouche adorable
Me chante, le verre en main :
À mes couplets tous leurs charmes
Semblent s'imprimer soudain ;
1015 L'Amour alors n'a point d'armes
Plus sûres que mon refrain.

LA CRITIQUE, récite.

La table fut toujours votre champ de bataille,
Et le fils de Vénus votre Dieu favori.

LE VAUDEVILLE.

1020 Pour l'honneur de ce Dieu, dont je suis fort chéri,
Il est vrai toujours je travaille ;

Il récite.

Selon l'objet, selon l'occasion,
Je fais adroitement changer d'air et de ton :
Je prends ce dernier pour mon guide ;
Car soit caprice, ou soit raison,
1025 Dans le monde toujours, c'est le ton qui décide.
Si je veux, par exemple, enflammer un tendron
Encore novice et timide,
Ma voix lui glisse ainsi doucement son poison.

Il chante.

AIR, D'un Zéphir mutin.

1030 Voyez un Amant
D'amour tout ardent,

Dont votre air enchanteur
S'est rendu vainqueur ;
Fixez vos beaux yeux
Sur les miens pleins de feux,
1035 Dans un combat si doux,
Engagez-vous,
Que ma flamme
Dans votre âme
Porte mes brûlants soupirs ;
1040 De ma peine,
Belle Reine,
De tous mes désirs
Faites des plaisirs.
Voyez un amant,

Il récite.

1045 Si je rencontre en mon chemin
Une Beauté plus aguerrie,
Et dans le grand monde nourrie,
Je prends alors un ton plus vif et plus badin ;
Et, sans perdre le temps en des discours frivoles,
1050 Voici comment je change d'air soudain,
Sans changer de paroles.

Il chante.

AIR, Laissons-nous charmer.

Voyez un Amant
D'amour tout ardent,
Dont votre air enchanteur
1055 S'est rendu vainqueur ;
Fixez vos beaux yeux
Sur les miens pleins de feux,
Dans un combat si doux,
Engagez-vous,
1060 Que ma flamme
Dans votre âme
Porte mes brûlants soupirs ;
De ma peine,
Belle Reine,
1065 De tous mes désirs
Faites des plaisirs.
Voyez un amant, etc.

LA CRITIQUE, récite.

Vous êtes, je l'avoue un dangereux fripon,
Monsieur le Vaudeville :
1070 Moi-même, en cet instant, séduite par le ton,
J'ai peine à vous entendre avec un coeur tranquille.

LE VAUDEVILLE.

Ah ! Vous avez raison
D'être sensible à ma chanson.

Il chante.

Pour plaire à vos yeux je me tourne, tourne, tourne,

1075 Je me tourne de tout côté ?
L'air que je tourne et retourne,
C'est pour vous que je l'ai chanté.
Vers votre amant
Votre bel oeil se tourne,
1080 Tourne tendrement,
Qu'un doux baiser... encore que j'y retourne.

LA CRITIQUE.

N'y retournez plus vraiment.

LE VAUDEVILLE.

AIR, Chantez petit Colin.

Ce baiser innocent,
Cette faveur légère,
1085 Ce baiser innocent
De votre coeur m'est-il garant ?

LA CRITIQUE.

La Critique est sincère,
Vous avez su me plaire,
Puisque je le dis,
1090 Vos airs, quoique pris,
Charment les esprits.

LE VAUDEVILLE.

AIR, Premier Menuet.

Quelle douceur
Dans mon coeur
Vient répandre un aveu si flatteur !
1095 Quelle douceur
Dans mon coeur
Répand mon bonheur !
De votre sel piquant
Naît mon agrément ;
1100 Pour unir leurs traits
Nos esprits sont faits ?
Comblez mes souhaits :
Je vous adore et je vous plais.

AIR, Second menuet.

Votre amour, quand on lui plaît,
1105 Se tait.

LA CRITIQUE.

Qui se tait communément,
Se rend
Notre gloire est d'être unis :
Vous deviendrez plus sage.
1110 Écoutant mes avis ?
Et vos airs réjouissants,
Vos chants,
Vont me rendre moins sauvage.

Tous deux nous allons unir
1115 L'enjouement aux leçons, la sagesse aux plaisirs.

LE VAUDEVILLE.

AIR, Troisième Menuet.

Ô journée
Douce et fortunée !
Que de biens à ce lieux
Promettent ces beaux noeuds !
1120 Que d'ouvrages
Hardis, piquants, mais sages ;
De traits heureux,
De badinages,
De jeux,
1125 D'airs fameux,
Vont naître de nous deux !
Ô journée ! etc.

LA CRITIQUE.

récite.

Quel sons réveillent les Échos ?
C'est Corésus. De loin je crois le reconnaître ;
1130 Pour nous unir vraiment il arrive à propos,
Car de Bacchus il est le Grand-Prêtre.
Il faut l'un et l'autre, aujourd'hui,
Employer l'ironie,
Pour nous moquer plus joliment de lui.

LE VAUDEVILLE.

1135 Taupe à la raillerie.

SCÈNE VIII.

La Critique, Le Vaudeville, Arlequin.

On joue la Marche de Coresus, sur l'air , Faites décroter vos souliers.

On joue la Marche de Coresus, sur l'air , Faites décroter vos souliers.

LA CRITIQUE et LE VAUDEVILLE.

AIR, de Couprin.

De Corésus
Chantons la gloire,
Chantons en chorus
Ses airs à boire ;
1140 Tous ses rigaudons,
Ses cotillons.

Rigaudon : Air à deux temps, très animé, sur lequel on dansait le rigaudon, et, par extension, tout air propre à une danse vive. [L]

LA CRITIQUE.

Propre, ajusté,
En vérité,
Il est tout fait pour charmer les plus fières,
1145 Calliroé
A d'ailleurs des manières,
Et tout son train à neuf est remonté.

LE VAUDEVILLE.

Suivant de Phaëton l'exemple,
Il a fait l'achat d'un beau Temple :
1150 Hélas ! Ce sont tous frais perdus !
De Corésus
Chantons la gloire,
Chantons les vertus,
Chantons les Prêtres de Bacchus,
1155 Chantons leurs chansons à boire,
Leurs sauts périlleux,
Armés de feux,
En rond ils dansent tous entr'eux
Jusqu'à se brûler les cheveux.
1160 De Corésus
Chantons la gloire,
Et les vertus.

ARLEQUIN, récite.

Mais, Seigneur, Mais, Madame....

LE VAUDEVILLE, chante.

AIR, Un Préfet beau, bien fait.

On trahit vos ardeurs....

ARLEQUIN, récite.

1165 Est-ce pour insulter au dépit qui m'enflamme ?

LE VAUDEVILLE, reprend.

On trahit vos ardeurs :
Mais le Dieu des Buveurs
Exauce toutes vos fureurs ;
Par un vin infernal ,
1170 Il cause un bacchanal
Brutal,
Qui devient général ;
Il rend les peuples fous ,
Ils s'entr'egorgent tous :
1175 Ô ! Courroux surprenant !
Qui pour objet de sa vengeance,
Prend l'innocence:
Votre noble transport
Punit qui n'a pas tort ;
1180 Et généreux pour qui l'offense,

Sauve Agenor.

ARLEQUIN, récite.

De m'exalter ainsi, finissez, je vous prie ;
Et daignez m'écouter.

LA CRITIQUE.

Vous avez trop de modestie.

ARLEQUIN, chante.

AIR, des fraises.

1185 Piqué contre tout Paris,
Je viens de son caprice,
Et de ses cruels mépris,
Vous demander à grands cris
Justice, justice, justice

Il récite.

1190 Rien n'égale l'horreur de mon chagrin cuisant ;
Je charmais autrefois, et j'ennuie à présent.
Ramenez le bon goût, et vengez mon injure.

LE VAUDEVILLE.

Ture lure.

ARLEQUIN, chante.

AIR, des Pendus.

1195 Solitaire, triste, confus,
Je m'en vais sur l'air des pendus,
Vous réciter ma décadence.

LA CRITIQUE.

Seigneur ; parlez-moi de la danse,
Et trêve de récitatif,
Il est par trop soporatif.

ARLEQUIN.

AIR, Quand on a prononcé.

Je veux me plaindre en vain vous m'imposez le silence.

LE VAUDEVILLE, lui coupant la parole.

AIR, Dans nos champs,

1200 D'une voix
Chacun admire
Et désire
Le beau pas de trois
Plus légères
1205 Qu'un vent flatteur,
Deux Bergères

Suivent un Pasteur.
Que de grâce !
Elle efface
1210 Et surpasse,
Le Décorateur.
Ô ! Rare honneur !
Grande gloire,
Et victoire
1215 Pour l'Auteur !

ARLEQUIN.

AIR, Folies d'Espagne.

Ah, ventrebleu! c'est se moquer du monde.

LA CRITIQUE.

AIR, Mariés ; mariés, mariés-moi.

C'est-là qu'on voit Agenor.

ARLEQUIN, récite.

Je ne puis dire un mot, ma rage est sans seconde.

LA CRITIQUE, reprend.

C'est-là qu'on voit Agenor
1220 Arriver avec vitesse,
Et saisi d'un beau transport,
Crier en fendant la presse :
Retenez, retenez, retenez-moi,
Je m'offre pour la Princesse,
1225 Retenez, retenez, retenez-moi,
Ou je mourrai sur ma foi.

À Arlequin.

AIR, Quel plaisir de voir Claudine.

Mais vous lui dérobez, Sire,
La gloire de ce trépas.

LE VAUDEVILLE.

Cette mort que l'on admire,
1230 Je ne l'imiterais pas.

ARLEQUIN.

AIR, Père je me confesse.

À tort je le confesse
On l'applaudit beaucoup ;
Car j'étais dans l'ivresse
Quand j'ai fait ce beau coup.

Il récite.

1235 Mais d'ouïr ma Complainte ayez la politesse.

**LE VAUDEVILLE, l'interrompant toujours, et
continuant l'air.**

Dans le bien comme dans le mal,
Corésus est extrême ;
Dans le bien comme dans le mal,
Il est original.
1240 Il s'immole lui-même,
Pour unir ce qu'il aime
À son heureux rival.
Le trait est sans égal !

LE VAUDEVILLE et LA CRITIQUE.

Exaltons
1245 Et chantons
Sa noblesse
Dans l'ivresse,
Ce héros peu commun,
Je fais le crime qu'à jeun.

LE VAUDEVILLE.

AIR, Ma commère quand je danse.

1250 À moi vive Contredanse,
Tambourin et Menuet,
Venez former notre Ballet;
Je veux, qu'ici, pour le rendre complet,
Le cheval Pégase danse ,
1255 Et qu'il hannisse un couplet.

SCÈNE DERNIÈRE.

**Le Vaudeville, La Critique, La Contredanse,
Le Menuet, etc.**

On danse.

LE VAUDEVILLE.

Le ton fait plus que le discours,
On se laisse prendre toujours
Par les dehors frivoles ;
Et, dans le monde, ainsi qu'à l'Opéra,
1260 C'est l'air, o gué lon la,
Qui fait passer les paroles.

Dorante a seul le droit charmant,
De pouvoir dire impunément,
Les choses les plus folles ;
1265 De ses discours la plus sage rira,
C'est l'air, o gué lon la,
Qui fait passer les paroles.

1270 Nous ennuyons avec bon sens.
 Une femme en parlant rubans,
 Pompons et babioles,
Plus qu'un savant cent fois amusera :
 C'est l'air, o gué lon la,
 Qui fait passer les paroles.

1275 Brusquez d'abord un jeune coeur,
 Vous alarmerez sa pudeur,
 Par vos manières folles :
Prenez un ton plus doux, il se rendra ;
 C'est l'air, o gué lon la,
 Qui fait passer les paroles.

FIN

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre : A nos amés et féaux Conseillers les Gens tenants nos Cours de Parlement Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris , Baillifs Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils et autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT Libraire et Imprimeur à Paris, nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission, pour l'impression d'un Ouvrage qui a pour titre La Critique, avec Le Supersticieux, Comédie du Sieur Boissy, pour le Théâtre Italien : offrant pour cet effet de l'imprimer ou faire imprimer en bon Papier et beaux caractères, suivant la feuille imprimée et attaché pour modèle sous le contre-scel des présentes. Nous lui avons permis et permettons par ces présentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifiée conjointement ou séparément, et autant de foi que bon lui semblera, et de le vendre, faire vendre et débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites présentes ; faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs et autres Personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; à la charge que ces présentes seront enregistrée tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs et Libraire de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de cet ouvrage fera faite dans notre Royaume et non ailleurs ; et que l'impétrant se conformera en tout aux règlements de la Librairie, et notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant que de l'exposer en Vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre fera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher et féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin ; et qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique » un dans celle de notre Château du Louvre : et un dans celle de notre dit très cher et féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des présentes : Du contenu desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir l'exposant, ou ses ayants cause pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie lesdites présentes, qui fera imprimée tout au long au commencement ou la fin dudit ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis et nécessaires sans demander autre permission, et nonobstant clameur de Haro, Charte Normande et Lettres à ce contraires ; CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le vingt-deuxième pour du mois de Février, l'an de grâce mille sept cent trente deux, et de notre règne le dix-septième. Par le Roi en son Conseil.

signé, SAINSON.

Registré par le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires et Imprimeurs de Paris, N°291. fol. 306. conformément aux anciens Règlements : confirmés par celui du 23 Février 1723. À Paris le 23 Février 1732

Signé, P. A. LE MERCIER, Syndic.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].